

représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, en 1819. Bolivar, le fameux chef insurgé de l'Amérique du Sud, et le général espagnol Morillo, son adversaire, servaient à cette époque de parrains à deux nouvelles formes de chapeaux d'hommes, et la pièce de MM. Dartois et Gabriel passait en revue et faisait la caricature des modes plus ou moins ridicules ou excentriques du jour. La lithographie, récemment importée d'Allemagne, se popularisait alors et popularisait en même temps tous les faits de notre histoire militaire. Les guerres du premier empire alimentaient cet art nouveau, et ce n'était partout que tableaux représentant des scènes de garnison, des combats bien connus, des aventures, des types et des portraits militaires, toutes choses qui rappelaient un régime où le canon avait joué le plus grand rôle. Cependant les boutiques d'estampes n'étaient pas, ainsi qu'on le pourrait croire, les seules dont la devanture offrit à la curiosité publique des exhibitions guerrières. Les industries les plus diverses profitaient de la vogue et appliquaient à leur usage la mode belliqueuse, en variant, *bien entendu*, la matière et l'emploi. C'est ce que nous apprendrait au besoin un couplet dont le timbre est un des plus connus dans le répertoire musical du vaudeville : il appartient à l'ouvrage de MM. Dartois et Gabriel :

Vive la lithographie !
C'est une rage partout ;
Grands, petits, laide, jolie,
Le crayon retrace tout.
Les boulevards tout du long,
A présent sont un salon,
Où, sans même avoir posé,
Chacun se trouve exposé.
On tapisse les murailles
De soldats et de hauts faits ;
On ne voit que des batailles
Depuis qu'on a fait la paix.
Sur les assiettes, les plats,
On dessine des combats ;
Jusqu'au fond des comptoirs
On va placer des guerriers ;
Sur nos indiennes nouvelles
On voit prendre des remparts,
Et sur les fichus des belles
On voit charger des hussards.
Les paravents, les écrans,
Sont ornés de combattants.
Mille canons en travail
Font feu sur un éventail.
La, des villes assiégées
Sur les foudrards les plus beaux,
Ou des batailles rangées
Sur des schalls de mérinos.
Nos mouchoirs de poche aussi
Ont leurs combats, Dieu merci.
Grâce à cette nouveauté,
Une sensible beauté
Peut, quand la douleur l'attaque,
Essuyer ses yeux très-bien
Avec le bras d'un Cosaque
Ou la jambe d'un Prussien.

Ces beaux vers ont bien tous sept syllabes, et la rime y est presque partout suffisante ; c'est le seul éloge qu'il nous soit possible d'en faire.

BOLIVAR (Grégoire DE), missionnaire et écrivain espagnol, florissait au commencement du XVIII^e siècle. Entré dans l'ordre de Saint-François, il se consacra aux missions et passa environ vingt-cinq ans à répandre l'Evangile dans le Mexique, le Pérou, etc. On a de lui un ouvrage intitulé *Memorial de arbitrios para la reparacion de Espana* (Madrid, 1626, in-fol.)

BOLIVAR (Simon), surnommé le **Libérateur**, général et homme d'Etat, le Washington de l'Amérique du Sud, né à Caracas (Venezuela), en 1783. Il fit ses études à Madrid, voyagea ensuite en France et dans une partie des Etats de l'Europe, revint dans sa patrie pénétré des principes inaugurés dans le monde par la Révolution française, et en commença l'application par l'affranchissement des nègres de ses possessions patrimoniales. On rapporte qu'en voyageant en Italie, il avait fait serment sur le mont Sacré de délivrer son pays de la domination espagnole. Nul serment ne fut jamais mieux tenu. En 1812, il consacra sa personne et sa fortune à la guerre de l'indépendance, prit du service sous Miranda, avec le grade de colonel, échoua dans ses premières opérations militaires, mais répara ces échecs l'année suivante, en battant à plusieurs reprises le général Monteverde et en le chassant du Venezuela. Investi d'un commandement dictatorial dans cette province, il eut continuellement à lutter contre les bandes d'esclaves et de brigands soudoyés qui ravageaient le pays au nom du parti royaliste. Les Espagnols étaient également parvenus à armer contre l'indépendance les *llaneros*, métis à demi sauvages des grandes plaines ou savanes (*llanos*), cavaliers redoutables dont la physionomie et les mœurs rappellent les Tartares des steppes asiatiques, et dont les bandes indisciplinées passèrent quelquefois d'un parti à l'autre, mais qui cependant, en haine des Espagnols, combattirent le plus souvent pour la révolution et assurèrent son triomphe définitif. Accablé par des forces supérieures, Bolivar dut se retirer à Carthagène, où flottait encore le drapeau de l'indépendance ; il fit une nouvelle tentative en 1816, échoua de nouveau, mais repartit bientôt, menaçant et indompté, aux bouches de l'Orénoque, puis dans la Nouvelle-Grenade, accomplissant ainsi des mouvements et des marches immenses avec

une poignée de compagnons intrépides, et déconcertant les Espagnols par l'audace et la rapidité de ses opérations. Après une série de succès sur Morillo et les autres capitaines espagnols, après avoir balayé plus de 1,200 kilomètres de pays, et délivré la Nouvelle-Grenade et Venezuela, il fit décréter par le congrès général la réunion de ces deux vastes provinces en une seule république, sous le nom de *Colombie* (1819). Investi de la présidence avec un pouvoir dictatorial, le Libérateur eut encore à lutter contre de nouvelles tentatives des Espagnols et des révoltes royalistes et fédéralistes. Appelé par le Pérou insurgé, il en chassa les Espagnols, reçut des Péruviens le titre de dictateur, et délivra, par son lieutenant Sucre, le haut Pérou, qui se constitua sous le nom de *Bolivie*. L'isthme de Panama avait également proclamé son indépendance, et, dès 1824, l'affranchissement des principales républiques du Sud était cimenté par des alliances entre elles et consacré par la reconnaissance officielle de l'Angleterre, des Pays-Bas et des Etats-Unis. Nourri des fortes doctrines politiques de la Révolution française, Bolivar songeait à former une puissante confédération entre les groupes de nations répandus dans les deux Amériques, et il réunissait dans ce but à l'isthme de Panama (1827) un congrès de tous ces Etats. Le résultat ne répondit point à son attente ; mais on ne peut en accuser que l'expérience de ces nations, dont l'esprit d'indépendance sauvage a été jusqu'ici l'obstacle principal à une organisation politique rationnelle, et qui sont encore loin d'avoir rempli les espérances de leur libérateur. Les dernières années de ce grand citoyen furent affligées par le spectacle des divisions intestines de la Colombie, des luttes des factions, des tentatives d'ambitions vulgaires, et par les attaques incessantes de ses envieux et de ses ennemis. Accusé d'aspirer à la tyrannie, tandis qu'il ne tendait qu'à l'établissement de l'unité, il avait déjà à plusieurs reprises déposé la dictature, que le peuple l'avait toujours contraint à reprendre ; enfin, abreuvé de dégoûts, désespéré de voir ses intentions méconnaues, et n'espérant plus désarmer l'envie, il déposa une dernière fois le pouvoir et résolut de s'expatrier, à l'exemple des grands législateurs de l'antiquité. La présence d'un soldat heureux, quelque désintéressé qu'il soit, dit-il dans ses éloquentes adieux, est toujours dangereuse dans un Etat jeune de liberté. Ce fut en vain qu'on voulut le rappeler à la tête des affaires ; il fit ses préparatifs de départ, mais mourut de la fièvre avant de s'embarquer, près de Santa-Marta, le 17 décembre 1830, quelque temps après avoir reçu le décret qui le proclamait le premier citoyen de la Colombie.

Qu'on nous permette d'ajouter à la biographie de cet illustre citoyen quelques réflexions générales qui auront peut-être l'air d'être un panegyrique, mais qui ne sont que l'expression exacte de la vérité.

Parmi les grandes qualités du Libérateur, il faut mettre au premier rang le désintéressement et la persévérance. Loin de devoir, comme d'autres, sa fortune à la révolution de l'Amérique espagnole, il lui sacrifia un patrimoine considérable ; propriétaire d'esclaves, il les émancipa pour en faire des citoyens et des soldats ; conquérant des plus riches provinces, il ne voulut en être que le régénérateur ; président de la Colombie, et réduit aux modestes appointements de sa place (150,000 fr.), il en donnait la moitié aux enfants et aux veuves de ses compagnons d'armes morts dans la guerre de l'indépendance, et il aidait encore de sa bourse le fameux Lancaster à établir sa méthode d'enseignement dans la Colombie. Mais c'est à sa persévérance que la cause américaine fut surtout redevable de son triomphe. Trois fois accablé, avec sa patrie, par les plus affreux revers, jeté pauvre et proscrit sur des rives étrangères, poursuivi d'ile en ile par le poignard espagnol, payé de tant de sacrifices par la calomnie, trois fois il revint à la charge et finit par triompher de ses ennemis privés et de ceux de son pays. Comme homme de guerre, un voyageur l'a comparé à Sertorius. Ainsi que ce Romain fameux, Bolivar a eu souvent occasion de dire : Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Mais l'immensité de ses courses, les obstacles qu'il eut à surmonter, ses stratagèmes pour retenir sous le drapeau et décupler de petites armées, l'audacieuse rapidité de ses mouvements, et jusqu'à la couleur et au caractère de ses soldats, tout, dans ses campagnes, rappelle Annibal plus encore que Sertorius. Comme homme d'Etat, c'est lui qui, aidé de Zéa et du docteur Gual, fonda la puissance politique et le crédit de la Colombie. Sans cesse appliqué à étendre et à perfectionner son ouvrage, ce génie créateur avait conçu un plan des plus grandioses : il eût voulu réunir, par un pacte de famille, trois Etats qui lui devaient leur indépendance, la Colombie, le Pérou et la Bolivie. Les germes de prospérité que renferme chacun de ces Etats auraient fructifié pour tous. Abolition des douanes et des armées permanentes, indépendance inattaquable au dehors, sécurité et progrès incalculable au dedans : tels eussent été, pour les trois républiques, les effets de ce lien fraternel ; mais les troubles suscités par une administration corrompue rappellèrent Bolivar au sein de sa patrie. Son projet ne fut compris que de quelques intelligences supérieures,

et le malheur des temps obligea ce grand homme à l'abandonner. En résumé, Bolivar fut le créateur de trois Etats libres ; seul, sans secours étrangers, à la tête d'une population catholique, abrutie par trois siècles de servitude, il a plus fait que l'immortel Washington lui-même, avec un peuple protestant déjà éclairé et libre, guidé par des Jefferson, des Franklin, des Adams, et secondé par la France, l'Espagne et la Hollande. Bolivar n'a jamais gêné la liberté que dans l'intérêt de la liberté elle-même. Il fut, pour plusieurs nations, l'homme nécessaire qui manqua au Mexique, à Guatemala, au Chili, à Buenos-Ayres, et dont l'absence livra ces belles contrées à tous les fléaux de l'anarchie. Investi trois fois de la dictature par la confiance publique, il la déposa trois fois sur l'autel de la patrie, et ne se réserva qu'un pouvoir conservateur et salutaire.

BOLIVARIE s. f. (bo-li-va-ri — de Bolivar, n. pr.) Bot. Section du genre *ménodora*.

BOLIVIE, Etat de l'Amérique méridionale, formé de l'ancien haut Pérou ; compris entre 9° et 25° 30' lat. S. et entre 60° 20' et 73° 25' long. O. Bornée au nord par le Pérou, la Bolivie confine à l'est, à travers d'immenses déserts, au Brésil et au Paraguay ; au sud, elle aboutit aux provinces Argentines, dont elle est séparée vers la partie orientale par le désert du Grand-Chaco, jusqu'ici à peu près inexploré ; à l'ouest, elle touche, par un district étroit, à l'Océan Pacifique, et le reste de sa limite occidentale est formé par le Pérou. Elle a environ 900 kilom. de longueur, autant de largeur, et sa superficie est d'environ 800,000 kilom. carrés. La population a été évaluée en 1858 à 1,712,357 hab., Espagnols, hommes de couleur et indiens civilisés, et à environ 245,000 indiens sauvages. Capitale, Chuquisaca.

Orographie, hydrographie, aspect général. Des montagnes élevées hérissent ce pays à l'ouest, où il est traversé dans sa longueur par la chaîne des Andes, qui s'y bifurquent pour former la ceinture du grand plateau bolivien, au nord duquel se trouve le lac Titicaca, dont la partie sud-est seulement appartient à la Bolivie. La bifurcation occidentale, appelée *Cordillera de la Costa*, présente des escarpements abrupts du côté de l'Océan, dont elle est séparée par le désert de sables d'Atacama ; la bifurcation orientale, nommée *Cordillera Real*, s'abaisse graduellement et finit par s'effacer dans les plaines. Le massif culminant des montagnes de la Bolivie est le vaste plateau du Titicaca ou Bolivien, qui s'élève jusqu'à 4,200 m. ; mais les deux contre-forts que nous venons d'indiquer portent les pics les plus élevés des Andes et de toute l'Amérique : le *Nevado de Sorata*, 7,696 m., et le *Nevado d'Ilmoni*, 7,315 m. dans la *Cordillera Real* ; les points culminants de la *Cordillera de la Costa* atteignent 6,700 m. (Voir, pour la constitution géologique, le mot *ANDES*.)

Les eaux de la Bolivie appartiennent, les unes à l'Océan Pacifique, les autres aux bassins de l'Amazonie et de la Plata. Les rivières qui s'écoulent vers le Pacifique sont peu nombreuses, torrentielles, et la plupart d'entre elles se perdent dans le sable avant d'arriver à la mer. Au contraire, celles qui font partie de l'immense bassin de l'Amazonie, le *Beni* ou *Paro* et les affluents supérieurs de la *Madeira*, le *Mamore*, *Yubahi*, sont navigables ; mais la navigation est souvent obstruée par des cascades et des rapides. Les tributaires du Rio de la Plata qui traversent la Bolivie sont deux affluents du Paraguay : le *Vermejo* et le *Pilcomayo*, qui reçoivent un grand nombre de cours d'eau secondaires. Citons encore le *Desaguadero*, qui sort du lac Titicaca, arrose la vallée qui porte son nom et va se perdre dans les déserts salins de la province de *Carangas*.

La Bolivie se partage en trois zones distinctes : la région occidentale ou du littoral, traversée par la Cordillère, est une contrée dépeuplée, nue, stérile, dévorée par le soleil, et dont le sol ne fournit pas aux premières nécessités de l'homme. La région centrale, plateau élevé, hérissé de hautes montagnes, est le véritable centre de la population ; c'est là que sont toutes les grandes villes de cet Etat : enfin la région occidentale, dégagée de montagnes, offre des plaines immenses d'une fécondité merveilleuse, s'étendant jusqu'au Brésil et au Paraguay.

Climat, richesses minérales, productions agricoles, faune. Le climat de la Bolivie, insalubre en général, est très-chaud dans les terres basses, surtout dans le désert d'Atacama. Les hivers, d'ordinaire assez froids, mais moins rigoureux cependant que ne semble l'indiquer l'altitude de ces régions, sont très-sécs sur le plateau Bolivien, où la neige tombe en avril et en novembre. Les pluies, très-rare et presque nulles dans le désert d'Atacama, deviennent continues d'avril en octobre, dans les grandes plaines de l'est, où elles produisent souvent des inondations désastreuses. On y est exposé à de violents orages et à de fréquents tremblements de terre, surtout dans la région occidentale, où la Cordillère contient un grand nombre de montagnes volcaniques.

Le territoire de la république bolivienne est très-riche en métaux ; il renferme d'inepuisables mines d'or, d'argent et de cuivre. L'or n'est pas le métal le plus recherché ; il abonde, mais dans des lieux peu accessibles, ou dans une gangue trop dure et trop dispendieuse à fondre ; la mine d'or la plus productive est celle de Santiago de Catagaita. Les mines

d'argent, beaucoup plus nombreuses et d'une exploitation plus facile, ont principalement absorbé l'attention des colons. La célèbre montagne de *Potosi*, qui a 20 kilom. de circuit et 1,400 m. d'élévation, a offert, pendant près de trois siècles, des trésors d'argent inépuisables ; elle est percée de 300 puits, à travers un schiste argileux, jaune et dur. Les nombreux fourneaux qui l'environnent, et dont plusieurs sont aujourd'hui éteints, ont longtemps formé pendant la nuit un spectacle vraiment extraordinaire. Dans la province de *Carangas*, on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées, qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. La région occidentale possède aussi des mines fort riches, mais peu ou mal exploitées : on y trouve de l'or, de l'argent, de l'étain, et surtout du cuivre. La mine de cuivre de *Cochabamba* fournit annuellement 50,000 quintaux métriques de ce métal, qu'on exporte surtout en France. L'exploitation de toutes ces richesses minérales, qui avait beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance, a repris depuis avec quelque activité, et l'on estime ses produits annuels à 5,000 marcs d'or et 300,000 marcs d'argent.

Le sol, mal exploité, de ces vastes contrées privées d'habitants, se prête aux cultures les plus diverses, et l'on y pourrait récolter à la fois les fruits de l'Europe et les produits des régions tropicales. D'immenses forêts vierges, riches en bois précieux de toute espèce, couvrent la plus grande partie des plaines de la Bolivie. Parmi les produits de la végétation et de la culture, il faut citer les grains, le riz, le maïs, le café, le coton, la canne à sucre, le tabac, le cacao, l'orange, la figue, l'ananas, la vanille, le coca, la cascarille, le quinquina, la saïsepaille, la gomme élastique, etc. Sur le plateau de Titicaca, déboisé et impropre à la culture des céréales, on cultive le quinoa, et la pomme de terre y croît sans culture. On dit même ce tubercule originaire de ce pays.

Les animaux domestiques sont : le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet, et, dans les régions montagneuses, la vigogne, le lama et l'alpaca. Dans les forêts, on trouve le tapir, le jaguar, le léopard et plusieurs espèces de singes ; en outre, les plaines de l'est sont infestées par une multitude de reptiles et d'insectes venimeux ou destructeurs.

Industrie, commerce. Les nombreuses révolutions qui ont bouleversé la Bolivie depuis la conquête de son indépendance, l'état d'anarchie incessante auquel l'ont livrée l'ambition et l'impéritie de ses gouverneurs, ne lui ont pas permis, on le comprend, de féconder les éléments de prospérité et de richesse que renferme son sol. Si l'agriculture y est négligée, l'industrie y est à peu près nulle, et le commerce, peu considérable, est rendu très-difficile par l'absence de communications entre l'intérieur des terres et la côte de l'Océan Pacifique. La principale branche d'industrie du pays est la fabrication de quelques étoffes de coton, à *Oropesa* ; des tissus de laine d'alpaca, de lama, de vigogne, parmi lesquels ceux de la *Paz* occupent le premier rang ; des chapeaux de laine de vigogne, des ustensiles et bijoux d'argent, et du verre de bonne qualité, qui se fait particulièrement à *Oropesa*. Mais ce sont les métaux qui, transportés de l'intérieur au port de *Cobija* ou *Puerto de la Mar*, avec des peines infinies, en traversant la double chaîne des Andes à dos de mulets ou de lamas, par des chemins à peu près impraticables, alimentent presque exclusivement le commerce d'exportation de la Bolivie. En 1859, les exportations totales du port de *Cobija* s'élevaient à 17,403 tonnes et se décomposaient ainsi : argent monnayé, 1 million de piastres ; cuivre, 17,300 tonnes ; étain, 4,000 ; guano, 6,000. A ces chiffres peu élevés il convient d'ajouter quelques étoffes de laine de lama et d'alpaca, quelques chapeaux de vigogne, une faible quantité de peaux de chinchilla, de cascarille, quinquina et drogues diverses. Les importations atteignent, dit-on, le chiffre de 7 millions. Elles consistent surtout en fer, quincaillerie, articles de modes, tissus de soie, toiles. Tout ce commerce se fait presque exclusivement par navires français, anglais et américains du Nord qui se rendent à *Cobija* ou au port péruvien d'Arica.

Populations indigènes, gouvernement, divisions administratives. Depuis la conquête espagnole, la population indigène de la Bolivie est singulièrement diminuée ; néanmoins, sur les 2 millions environ d'habitants que renferme ce pays, les trois quarts sont Indiens purs ; les uns, demi-civilisés et qui payent le tribut dit indigène ; les autres, sauvages et habitant les provinces limitrophes du Brésil et de la Confédération argentine : ce sont les *Chiquitos*, les *Moxos* et les *Chiriguano*s, peuplades douces et inoffensives, hospitalières et faciles à conduire. Le reste de la population se compose de métis, provenant de l'alliance des Indiens avec des Espagnols ou des nègres. Il y a très-peu de blancs purs. Une loi a aboli l'esclavage ; cependant les Indiens ne jouissent pas d'une liberté complète ; leur travail est réglementé, et ils doivent un certain nombre de jours par an aux plantations de l'Etat.

La Bolivie est partagée en six départements, subdivisés en provinces et districts ou cantons : *Chuquisaca*, *La Paz*, *Oruro*, *Potosi*, *Cochabamba*, *Tarija* ou *Santa-Cruz* de la *Sierra*. Tous ces départements portent le nom de leurs chefs-lieux, qui sont en même temps les villes les plus importantes de la république.